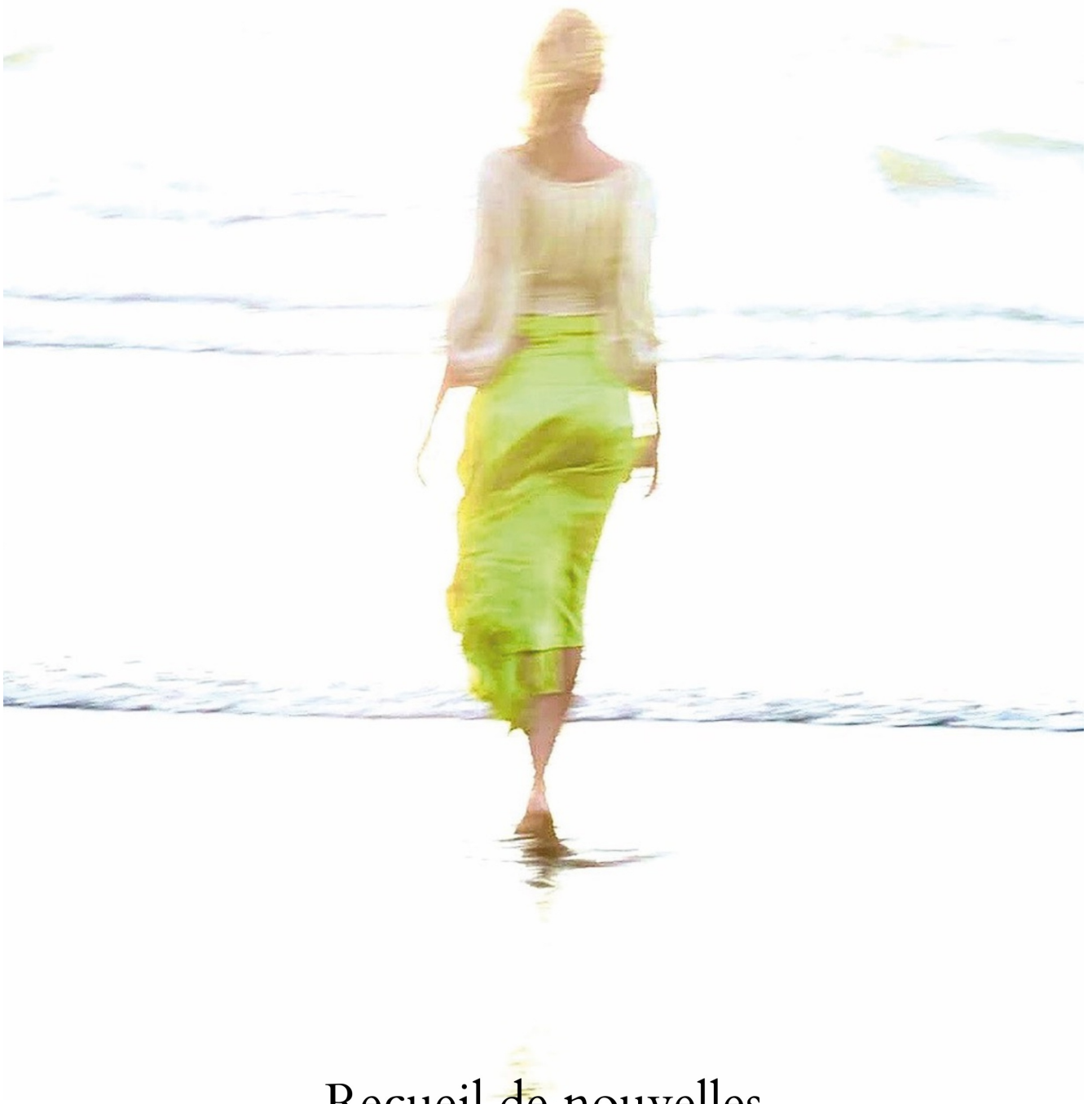


Énila Mérat

Une femme entre parenthèses



Recueil de nouvelles

Énila Mérat

Une femme entre parenthèses

© Énila Mérat, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6001-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOLITAIRE SOLITUDE

Toujours en mouvement, *check in*, *check out*, aller, venir, embarquer, débarquer, décoller, atterrir.

Confirmer, valider, code-barre pour passer la porte, le quai. A/E/F siège 10/11 A/C/F.

Un numéro dans un numéro.

Au-dessus des nuages, sur la mer ou sous un tunnel.

À l'arrivée, encore un check in, un badge pour accéder à une chambre, un bungalow, un lit.

Je me pose au Brésil, Costa Rica, Népal, Bali, toujours seule, invisible mais fichée, empreintes digitales, cartes de crédit laissées ici et là.

Le soleil couchant à l'ouest me déploie sa gamme de couleurs différentes selon que je sois en Amérique du Sud ou en Inde et, toujours, il me salue, me sourit, me réchauffe ; toutes ces années de solitude à ne jamais manquer son coucher, son clin d'œil. Il est mon meilleur ami. Combien de selfies j'ai faits avec lui, anonyme devant les couples, les familles, les enfants qui ne me voyaient pas ? Fantôme transparent avant d'être ghostée.

Comment vivre – certains diront survivre – dans cette ouate solitude ?

Je me fabrique un monde à moi, certains me diront libre, oui libre et, mais, seule. Le temps passe, file et les exigences augmentent. Seule, l'enfermement devient douillet, cocon. Et la solitude se creuse sous mes pieds, la terre m'aspire et je pourrais disparaître.

Peut-être est-ce pour cela que je reste en mouvement et que je vacille d'ouest en est.

Le voyage avant était un vivier de rencontres, d'aventures... Maintenant, c'est un face-à-face avec la solitude.

Alors je choisis telle ou telle capitale comme compagne pour un week-end, une semaine.

Me sentir moins seule au milieu de la foule ? Pas sûre.

Toujours être regardée parce que seule au petit déjeuner, au dîner.

Il m'arrive de passer des jours entiers sans parler du tout.

Combien de fois m'a-t-on dit : « Tu pars seule, je ne pourrais pas. » ?

Et Noël ? Seule aussi.

Est-ce un choix ? Non, je ne pense pas...

Alors suis-je normale ? Non, pour certains.

Née seule, et encore seule, engendre la solitude, mais la solitude veut-elle dire que je sois solitaire ?

MA MÈRE

J'ai eu de la « chance » d'avoir une mère.

De la « chance » d'avoir un père.

Voilà la berceuse de ma petite enfance alors que je sentais, ressentais déjà un manque, une « anormalité » par rapport aux autres écoliers de primaire avec qui je n'avais aucun lien, car ma mère faisait en sorte qu'il n'y en ait pas.

Je n'avais pas de « refuge », pas de « foyer » chaleureux. Rentrer seule après l'école, c'était m'emprisonner. Coincée entre deux cours au premier étage.

Pas de place pour des angoisses, pas de place pour réaliser que, la nuit tombée, je suis seule à attendre que ma mère rentre. Envie qu'elle soit là et dès que j'entends ses pas reconnaissables, bien avant qu'elle grimpe la première marche, mon cœur change de rythme, s'emballe et se stabilise.

Une fois la peur installée, elle ne me quitte plus tant que ma mère est là. Rigide, sèche, froide, dure, elle me prépare une purée mousseline, en petite culotte entre douche et présoirée. Face au mur vert ou gris – disons céladon délavé – de la cuisine, sans un mot j'aspire ma purée. Pas le temps ce soir de me forcer à avaler des boulettes de viande : elle est pressée. Un « marron suisse » face à mon mur, avalé à la va-vite.

Je n'ai pas de souvenir s'il y avait le passage du brossage de dents. Entretemps, elle s'était habillée et, avant qu'elle claque la porte pour sa soirée, je grimpe sur un escabeau pour atteindre mon lit, une mousse éponge achetée aux puces et déposée au-dessus d'un placard (son dressing).

La porte claque.

Mon cœur reprend forme, respire, je n'ai plus peur.

Même si à huit ans je suis seule dans un appartement vide et noir.

Je me suis créé un monde imaginaire, fantasmagorique. Au bout de mon matelas, je me suis constitué une bibliothèque, les contes et légendes de Chine, d'Inde et autres contrées. La Comtesse de Ségur, Marcel Pagnol, Alphonse Daudet m'invitent dans leur monde, leur famille.

Je m'endors.

Quelquefois, alors que ma mère n'est toujours pas rentrée, je me réveille et, oui,

il m'arrive de pleurer et d'avoir peur.

Je descends de mon escabeau, je piétine, espionne, est-elle là ? Non et, devant le grand miroir qui tapisse la micro-entrée de l'appartement, en autoportrait face à moi, je m'effondre de chagrin.

LA VIANDE

La viande : ma pire ennemie dès ma petite enfance.
Était-ce le goût ? L'odeur ? La couleur ? La texture ?
Un peu de tout cela.

Ma mère me forçait à coup de claques. Je coinçais des boulettes de viande entre palais et langue, pour les recracher et les balancer derrière le frigidaire – collé à ma table face au mur céladon de la cuisine.

Chez mon père un week-end sur deux, c'était aussi un cauchemar. Je ne sortais pas de table si les dés de viande découpés qui gisaient dans mon assiette n'étaient pas avalés. Tous les quarts d'heure, mon père venait compter les morceaux. Je passais donc tous les dimanches seule, attablée à la table ronde de la salle à manger paternelle, alors que mon demi-frère et sa sœur étaient partis jouer.

Libérée par l'horaire de garde et le ventre vide, mon père me raccompagnait chez ma mère à l'autre bout de Paris.

Le cauchemar s'étendait à la cantine, j'usais de tous les subterfuges. Je mélangeais le steak haché avec du petit-suisse, je me bouchais le nez et avalais tout rond avec le contenu d'un verre d'eau Pyrex tatoué d'un chiffre au fond. Le plus facile était de discrètement remplir mes poches de tablier et d'y amasser ma récolte.

Quelquefois je recrachais, vomissais et les cantinières me forçaient à ravalier mon rendu.

Ils ont tout essayé : les steaks hachés, le jambon, les chipolatas, le poulet, le pâté..., puis il y a eu le steak tartare, de la viande crue rouge, couleur sang. Et cette viande passait puisque je la noyais dans un demi-pot de moutarde, un quart de pot de ketchup et rajoutais des câpres, oignons et autres ingrédients. Le tartare était camouflé dans ce généreux mélange.

J'ai passé de nombreux mois dans un home d'enfants, un château dans l'Yonne où je n'étais pas bien traitée. Un jour, alors que j'étais dans la cuisine, j'ai vu un lapin fraîchement chassé gisant sur une chaise – tel un tableau de Chardin – avant d'être dépecé.

Le soir même, on nous a servi ce lapin : impossible pour moi juste d'ouvrir la bouche. Refus total.

Pendant trois jours, au moment des repas, j'ai été enfermée dans le cellier noir et gelé jusqu'à ce que je mange le lapin. Je n'ai rien avalé.

Il y a eu quelques déjeuners où ma mère m'emmenait chez des amis et, la boule au ventre, l'angoisse encore montait. Encore dire que je ne mange pas de viande. Questionnement... étonnement... anormalité ?

La viande me dégoûte, son odeur me donne la nausée, sa texture imaginaire me révulse.

Je n'ai jamais pu couper un morceau de viande à mes trois enfants, jamais pu toucher la viande.

Si un morceau de viande a touché les légumes, le riz, les pâtes de mon assiette, je ne peux manger ni le riz, ni les pâtes, ni les légumes.

Répulsion, dégoût, angoisse, écœurement, voilà les émotions que me provoque la viande.

LA PHOTOGRAPHIE

J'ai toujours aimé la photo. Petite, je découpais les photos dans les magazines, je triais, classais, inventais des histoires.

Plongée dans une photo, mon imaginaire était en ébullition.

Mon père avait un appareil, un Nikon : toutes les vacances (je passais les mois d'août avec lui et sa famille), il avait son Nikon autour du cou. Il photographiait en noir et blanc, ne nous faisait pas « poser » mis à part la photo du dernier jour des vacances.

Il captait l'instant sans que l'on s'en rende compte.

C'est à l'automne, en me raccompagnant après un week-end passé chez lui, que, sur le palier de chez ma mère, mon père lui donnait les photos de moi prises le dernier été. Échange bref, distant, froid, dépourvu d'émotion.

Les photos deviennent alors le témoignage de mon été passé en famille, un été vivant. Je n'ai plus besoin de raconter, tout est dit dans l'image.

À mon tour, j'ai envie de photographier mes instants afin de faire le lien entre la maison où je vis et la maison d'un week-end sur deux où je peux me raconter. J'ai dix ans quand je ne sais plus qui (peut-être le père Noël) m'offre un Agfamatic 100 : cet objet ne me quittera plus, je me munis de cubes flash qui tournent et de plein de pellicules. Je ferai mes albums dans des petits cahiers d'écoliers, photos collées et annotées.

À 12 ans : en colonies de vacances, je choisis l'activité photo.

Mon œil est toujours à l'affût.

À 13 ans : je vis au Maroc, Casablanca, dépaysement total, envie de témoigner, de raconter, je shoote. Le reportage de rue m'attire plus que tout.

À 14 ans : je rentre en France, je suis toujours avec mon appareil.

Pas une semaine non plus sans faire une prise Photomaton avec telle ou telle copine.

À 15 ans : je veux être photographe. Ma mère ne veut pas en entendre parler.

À 18 ans : je travaille tout le mois de juillet pour m'acheter mon Canon AE1. Je pars en Grèce sac au dos, avec mon appareil qui devient vite mon meilleur ami. J'envoie des clichés pour des concours, j'ai quelquefois des parutions.

En septembre, je pars quelques mois à Londres, fille au pair : les années